

SOPHIE SANDIEGO

JE
malgré
ELLE

ROMAN



Sophie Sandiego

JE malgré ELLE

© Sophie Sandiego, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2898-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma tribu qui se reconnaîtra sans la nommer,
avec toute ma profonde affection.

* * *

Novembre 2021

« C'est le diable qui tient les fils qui nous remuent. »
Charles Baudelaire

* * *

1

« Aux bords des mers, à l'heure où la brise se tait
Sur les escarpements croulant en noirs décombres
Il marchait seul, rêveur, captif de vagues sombres ».

V. Hugo

Paul était là, silhouette immobile au bord du quai, battue par les vents. Insensible au froid, bien au chaud dans son manteau long, col relevé, la tête protégée sous sa casquette, le regard perdu sur des horizons lointains.

Il venait souvent à cet endroit, cherchant la solitude, l'apaisement intérieur même face aux éléments déchaînés. C'était devenu essentiel, c'était comme répondre à un appel, un besoin à satisfaire.

Il pouvait rester de longs moments ainsi jusqu'à en être totalement engourdi par le froid qui s'insinuait jusque dans la moindre cellule de son corps. Et puis tout d'un coup, sans qu'il en ait vraiment conscience, c'était comme s'il revenait d'un long voyage, comme s'il se reconnectait à la réalité. Son sang se remettait à circuler, des picotements lui brûlaient les mains, ses oreilles étaient gelées, il fallait bouger, repartir ou plutôt revenir.

Une sorte de retour, à l'opposé de ce qu'il venait de vivre l'espace d'un moment, une sorte de renoncement, comme une porte légèrement entre-ouverte qui se referme à nouveau. Mais il savait qu'un jour il la franchirait cette porte, il en avait la conviction, elle grandissait de jour en jour à chaque venue.

C'était une sorte de promesse qu'il se faisait à lui-même, une force qui s'accumulait, un bien-être présent et futur. Peut-être une forme d'avenir.

De retour chez lui, ses automatismes reprenaient très vite le dessus. Bien à l'abri dans sa bulle, rassuré par ce quotidien sans vraies surprises, sans perturbateurs, il s'asseyait à son bureau et griffonnait machinalement sur des feuilles éparses. Laisser cette minuscule partie de son cerveau parler avec sa main librement, ouvrir les connexions, attendre et voir ce qu'il se passe.

Un mot entraînant un autre, parfois une faible lueur jaillissait. Une idée germait, comme une petite graine, il fallait l'entourer, la protéger.

C'était comme un fil d'Ariane, si fragile, et en même temps on avait envie de s'y accrocher pour voir jusqu'où cela pouvait conduire.

Lui ce qu'il aurait souhaité c'était s'embarquer malgré lui, se sentir emporté par un courant créatif qui déborderait pour l'emmener dans des contrées

insoupçonnées.

En même temps, il savait que tant qu'il ne trouvait pas le moyen de se libérer de ce poids insupportable, de cette chose noire qui lui broyait l'âme, de ce trou béant qui semblait s'agrandir à chaque fois qu'il se penchait dessus, cela pourrait bien un jour le happer tout entier.

Alors, mort de trouille, réflexe de survie tout simplement, il se verrouillait à double tour comme un coffre-fort, bien à l'abri dans sa « panic-room ». Car c'était bien le terme exact : panic-room. Il avait décidé de vivre en retrait.

Il voulait tuer le temps, avec acharnement.

Se pardonner à soi-même semblait inconcevable, la perte était trop grande. La culpabilité le submergeait parfois, le sentiment d'avoir failli... de n'avoir pas été à la hauteur.

Alors face à cela, il se plongeait tout entier dans son activité, les mains occupées, l'esprit absorbé, le temps pouvait s'écouler sans conséquences... en apparence du moins.

Mais parfois, vous ne choisissez pas, la réalité vous saute à la figure sans prévenir. Pour lui, ce fut sous la forme d'un bracelet, laissé à son intention dans sa boîte aux lettres. Lequel était accompagné d'un petit mot qui disait : « Certains livres ne se referment jamais ! ».

Pendant quelques instants ce fut le black-out total. Son regard allait du bracelet qu'il tenait en main à la carte manuscrite qui ne comportait que ces quelques mots, « Certains livres ne se referment jamais ! ».

Quelle était l'intention de l'auteur de cette missive ? La chose n'était pas claire du tout. Quant au bracelet, c'était tout autre chose !

Son regard poursuivait son va-et-vient entre les deux objets, cherchant désespérément un lien entre les deux. Combien de temps était-il resté là dans la confusion la plus totale ?

Son cerveau qu'il avait si bien mis en veilleuse, pour ne plus rien ressentir parce qu'il n'arrivait plus à faire face à sa culpabilité, son cerveau le lui rendait bien. Il refusait de se remettre en marche. Littéralement incapable de bouger, ni même de réfléchir. Aucune petite lumière, pas même l'ombre du début d'une idée, nada ! Décérébré.

Il s'était infligé « le désert », maintenant il ne savait plus boire.

L'urgence était de trouver quelque chose qui lui permette de sortir de cette situation qui semblait sans issue.

Observer, il fallait qu'il s'astreigne à observer. Observer les détails, le moindre

détail, écouter le cliquetis des dominos qui se répercutait dans sa tête, dans son corps...

Observer, écouter, sentir pour comprendre, pour se situer face à cette énigme. Car c'était de cela dont il s'agissait, une énigme, un jeu terrifiant, dramatique.

Dans cette forêt désenchantée, pleine de brume épaisse qu'était sa mémoire, le petit poucet avait-il semé des indices, comme de petites pierres blanches jalonnant un sentier ?

Le message, sans être une menace directe, laissait planer une certaine intention, quelle qu'elle soit, tout cela dénotait une préparation fine et précise. Un objet auquel se rattacher physiquement, émotionnellement.

Un message pour prévenir, un peu comme un avertissement. Faire le tri absolument entre les faits, l'intentionnel, l'irrationnel... à la recherche de l'infime erreur, de l'infime élément de compréhension.

L'éclair de lucidité qui l'avait frappé tout à coup l'avait transpercé de part en part.

L'image qui lui vint à l'esprit était celle d'un papillon cloué par une épingle dans une jolie boîte, sauf que le papillon, lui, était censé n'avoir rien ressenti. Pour sa part, ce qu'il ressentait s'apparentait plus à l'estocade qui foudroie le taureau après un combat acharné dans l'arène.

Genoux à terre !

2

« Un médecin ne peut plus soigner grand monde quand lui-même succombe au mal qu'il est censé combattre ».

Confortablement installée dans son fauteuil, les mains croisées, au repos, Noémie écoutait.

Elle écoutait, attentive, le regard perdu, tourné vers un monde qui n'appartenait qu'à elle. Les mots avaient une répercussion, un écho lointain, une certaine résonance. Elle essayait de garder ses distances, de ne pas être trop impliquée, mais c'était difficile. Le mur qu'elle avait patiemment construit s'était lézardé et sans qu'elle y prenne garde, les racines du mal s'étaient insinuées partout, avaient mis à mal ses propres défenses, ses certitudes, ses motivations profondes.

Elle s'était persuadée qu'elle arriverait à faire la différence entre les maux qui lui étaient confiés dans son cabinet et ses propres blessures. Qui, mieux qu'une ancienne victime pour comprendre ? Mais là résidait toute la difficulté en terme « d'implication ».

Elle était toujours hantée par des fantômes du passé, de vieux démons.

Pourtant, elle en était certaine, sa souffrance, elle l'avait transformée en force. Cette violence, elle s'était arrangée pour la dévier avant qu'elle n'atteigne son but, qu'elle ne la détruise, comme un cancer qui vous ronge de l'intérieur. L'apaisement, elle allait le chercher dans ses longues promenades solitaires.

C'était sa façon à elle de respirer, indispensable, vitale.

Elle aimait la forêt, le bruit de l'eau des torrents, se coucher dans l'herbe, observer la course des nuages dans le ciel, sentir le soleil sur sa peau. Lorsque le temps ne le permettait pas, la musique prenait le relais. Elle appréciait par-dessus tout le piano. Il semblait lui parler parfois, épousant ses humeurs, qu'elles soient tristes, rêveuses ou légères comme le chant des oiseaux. Elle fermait les yeux, laissait la musique la pénétrer, son cœur, son âme étaient au diapason.

Mais Naomie était toujours là, elle ne s'absentait jamais bien longtemps.

Elle déboulait dans sa vie comme une tornade, sans prévenir, dévastatrice. Un jour, il faudrait qu'elle ait le courage de lui interdire l'entrée de son antre, jeter la clé tout simplement.

— Que fais-tu encore dans cette tenue à cette heure-ci ?

— Remue-toi, va t'habiller, pomponne-toi un peu ! Fais quelque chose de tes

soirées, bon sang ! Profite de la vie, sors avec des amis, va danser, faire la fête...

— Oui oui...

Et voilà, elle était de retour !

Plus question de rester allongée sur son canapé avec un bon bouquin, et Rachmaninov en sourdine. Elle allait devoir s'habiller, se maquiller et déambuler dans des soirées, juchée sur des talons hauts. Comme d'habitude, elle allait retrouver son frigidaire plein d'une nourriture toute prête et d'alcools divers et variés. À la poubelle, ses yaourts 0 %, sa salade verte et ses steaks de soja !

Mais comment faisait-elle pour résister à un régime pareil avec le manque de sommeil ?

Sans parler du désordre de la salle de bain, entre autres, elle ne se gênait pas pour lui emprunter sa brosse à dents quand elle en avait besoin, laissait traîner ses chaussures et des vêtements partout dans l'appartement. C'était insupportable, elle pour qui l'ordre était un principe de base au même titre que l'hygiène.

Comble de l'horreur, à sa dernière visite, elle avait dû aérer des journées entières avant que l'odeur ne disparaisse. Elle avait ajouté cela à la longue liste de tout ce qui la dérangeait chez elle : elle s'était mise à fumer.

— C'est nouveau ça, la cigarette ? !

— Oui, je ne voulais pas mourir idiote, j'ai essayé, ça m'a plu. Et puis, c'est un bon moyen de rentrer en contact, tu vois... me dit-elle avec un sourire entendu. Et devant mon air d'incompréhension...

— Mais oui, tu demandes un peu comme une excuse si tu peux... ou bien tu demandes du feu. Parfois, ça permet de se mettre un peu à l'écart des autres, de favoriser certains tête-à-tête, comprends-tu ?

— Ha d'accord, OK je comprends où tu veux en venir.

— Il faut vraiment tout t'expliquer, conclut-elle dans un haussement de sourcils.

Ho ! oui je vois, je ne vois que trop bien ! ! !

Les coins sombres, les mégots de cigarettes qui jonchent le sol sur lesquels on marche, et les odeurs ! Les odeurs mélangées d'alcool et de tabac froid qui empestent l'haleine chaude de celui qui vous colle de trop près, et dont les mains se croient autorisées à franchir les barrières d'un domaine considéré comme privé.

Non vraiment elle dépassait souvent les limites, mais c'est mon alter ego, mon